

Qui s'effrite et pourtant vit : la ruine comme lieu de conversation

Anne-Julie Richard et Florent Michaud

Numéro 139, hiver 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98235ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, A.-J. & Michaud, F. (2022). Compte rendu de [Qui s'effrite et pourtant vit : la ruine comme lieu de conversation]. *Inter*, (139), 118–123.

*Qui s'effrite
et pourtant vit*
:
la ruine comme
lieu de conversation

Anne-Julie Richard
et Florent Michaud

Constituée de sculptures d'argile et de quelques dessins tracés au graphite, l'exposition de Gabrielle Carrère *Qui s'effrite et pourtant vit*, présentée du 12 août au 11 septembre 2021 à la galerie AVE, est traversée par la ruine, ce motif classique de l'histoire de l'art ayant connu son apogée aux XVIII^e et XIX^e siècles. Convoquant ainsi toute une tradition artistique, la jeune artiste à la fois prolonge et déplace les significations de la ruine ; chemin faisant, elle ouvre un dialogue avec quelques grandes figures de l'histoire de l'art. À la manière des œuvres dont elle se fait l'héritière contemporaine, *Qui s'effrite et pourtant vit* condense une expérience affective singulière enracinée dans de grandes questions portant sur le défilement de l'histoire.

UNE RÉINTERPRÉTATION DE LA RUINE : ENTRE PRÉSENTATION ET REPRÉSENTATION

Qui s'effrite et pourtant vit, toute faite d'objets ténus, appelle à une lente déambulation dans l'espace de la galerie, à une observation attentive des détails des figures représentées. Fragiles, entièrement faites de matériaux friables, les œuvres de Carrère invitent à nous approcher doucement, comme pour ne pas en accélérer le processus d'érosion. La porosité du graphite et la précarité de l'argile crue se répondent ainsi, dans un dialogue de la fragilité, pour créer des œuvres qui portent en elles la promesse de leur destruction. Déjà, par leur matérialité, les images et les objets de Carrère annoncent le sujet de l'exposition : la ruine et la longue agonie qui la sous-tend.

À travers l'exposition, l'artiste offre une série de représentations, tantôt littérales, tantôt métaphoriques. Le parcours s'ouvre sur « Soif », un microcosme d'argile dominé par un grand escalier et quelques parcelles de corps féminins, et se poursuit sur une série de dessins (« Sans titre ») donnant à voir des ébauches de ruines, de figures humaines fragmentaires. Dans ces premières œuvres, la ruine s'exprime par la forme du fragment, celui-ci suggérant la perte d'une complétude originelle, la possibilité d'un avant. Progressivement, les créations présentées s'éloignent des formes classiques de la ruine, en conservant toutefois les thèmes et l'essence. C'est le cas du « Troisième cavalier », ce cheval dont l'immobilisme de la sculpture peine à contenir le mouvement : sa chute s'anime grâce à la posture de son corps (dos arqué et sabots tournés vers le ciel) et la détresse peinte dans son regard. Dans le contexte de l'exposition, cette figure de la chute fait écho au déclin, certes beaucoup plus lent, de l'architecture en décrépitude ; présentée comme un présage de l'apocalypse, elle annonce les ruines à venir.

Les ruines, comme celles de ce « Troisième cavalier », sont un « arrêt sur image »¹ : il est impossible de se saisir de ces figures fluides dont le mouvement, trop lent pour être perceptible, en change lentement le visage. C'est dire que la ruine possède un avant et un après, un passé et un futur, qu'elle suggère – à défaut de pouvoir montrer. De fait, la tradition artistique des ruines, fortement enracinée dans les XVIII^e et XIX^e siècles, s'incarne dans la peinture qui fixe une série d'images immuables. Pourtant, l'exposition de Carrère exploite pleinement les possibilités qu'ouvrent les nouveaux moyens d'expression de l'art contemporain. Ainsi « Cet endroit où je vis » présente-t-il un large bassin d'eau au milieu duquel se dresse un immeuble d'argile ; au fil du mois que durera l'exposition, celui-ci se verra rongé par l'eau dans laquelle il baigne. La visite de l'exposition alterne donc entre représentation de ruines et présentation de processus de mise en ruines des œuvres d'art.

psyché, laissant cicatrices comme empreintes.
de prime abord, elle représente un passé, la ruine nous
permet également d'interroger et de nous représenter les
blessures et stigmates de notre réalité actuelle.

Qui s'effrite et pourtant vit rassemble des sculptures
majoritairement faites d'argile crue. Ce médium, par
sa nature extrêmement fragile, sous-tend la précarité
et le péril. Si la ruine évoque une perte, et même la mort,
celle-ci peut également devenir un espace curatif où se
développe un possible renouvellement après la disparition.
Les personnages et éléments de mes sculptures, s'ils
évoquent la vulnérabilité et la précarité, suggèrent
également une ouverture, une métamorphose.

Tenant de créer des mises en scène mouvantes entre
dévastation et renaissance, je désire représenter une
humanité, une nature en souffrance, qui s'effrite et
pourtant vit. Dès lors, l'on est face à des entités dans
un état intermédiaire, entre désagrégation et résistance.
Elles s'efforcent, par leurs résiliences ou leurs contacts
avec l'autre, de créer une ouverture, un dialogue.





UNE HISTOIRE DE DISCOURS ET D'AFFECTS

Si, au fil de l'exposition, les formes de l'architecture en décrépitude s'évanouissent, les références à la figure de la ruine persistent : subtiles, elles font écho aux méditations philosophiques que la ruine sait catalyser. Déjà au XVIII^e siècle, dans les *ekphrasis*² de Diderot s'exprimait une projection anthropomorphique de la ruine. Observant une architecture en déclin dans certains tableaux d'Hubert Robert au Salon de 1767, Diderot est confronté à l'inéluctable passage du temps et à ses conséquences matérielles : il sait que l'effritement des pierres annonce la fin de toutes choses et, avec elle, sa propre fin³. Ce discours, tissant un pont entre les figures architecturales et la vie humaine, est repris dans l'exposition de Carrère alors que les bâtiments, les végétaux, les animaux et les humains revêtent indistinctement la forme des ruines.

De ce discours classique naît une série d'affects. De fait, les réflexions que la ruine sait engendrer pointent tout un continent de la tristesse, traditionnellement associée au concept de mélancolie. C'est que la ruine condense une expérience de la perte, de l'absence, du deuil de ce qui n'est plus, mais aussi de ce qui, bientôt, ne sera plus. La couleur de cette tristesse, toutefois, change chez Carrère : elle s'approfondit peut-être. Alors que la jeune artiste replace ses œuvres dans un contexte de crise climatique⁴, la perte que celles-ci évoquent porte toujours une mélancolie qui, cette fois, est doublée d'une peur⁵. Ce sentiment d'anxiété s'incarne concrètement peut-être dans des symboles précis de changements climatiques, comme celui de la montée des eaux dans « Cet endroit où je vis ». Il se matérialise également dans l'esthétique du terrible portée par « La survivance des vaincus ».

(DÉS)ESPOIRS : UN APPEL À L'ACTION

À croiser cette question des changements climatiques avec celle de la ruine, Gabrielle Carrère pose un regard inquiet sur le futur de notre civilisation. Toutefois, nous sentons dans son discours une hésitation dans laquelle se loge une conviction : le destin de notre monde n'est pas encore scellé. Alors que le désespoir gangrène l'exposition, tente de la coloniser, certaines œuvres offrent un rempart : l'espoir résiste, chez Gabrielle Carrère. Dans « Mon jardin de terre II » qui marque la fin de l'exposition, l'artiste présente un après-la-ruine résolument optimiste : une tête suspendue surplombe une femme agenouillée qui attrape une main tendue ; autour d'elles germe une végétation nouvelle. Ces symboles de la fécondité (la femme, la végétation) et de l'action (la main) nous rappellent que nous pouvons choisir d'ériger sur les ruines le seuil d'un nouveau départ. Comme l'argile crue qui, une fois mouillée, se récupère à l'infini, la ruine peut devenir le théâtre d'un renouveau.

- 1 Murielle Hladik, « Figure(s) de la ruine », *L'architecture aujourd'hui*, n° 331, novembre-décembre 2000, p. 50.
- 2 NDLR. Les *ekphrasis* sont des descriptions d'œuvres d'art à l'intention de lecteurs qui ne peuvent les voir.
- 3 Cf. Denis Diderot, *Ruines et paysages : Salons de 1767*, Hermann, 1995, p. 337.
- 4 Cf. Benoît Solbes, « Rencontre avec l'artiste : Gabrielle Carrère » [en ligne], *Galerie AVE*, 2021, www.galerieave.com/gabrielle-carrere-entretien.
- 5 Il faut, à ce sujet, faire mention du concept récent de solastalgie, ce sentiment d'anxiété engendré par l'accélération des changements climatiques. Pour un aperçu du concept et un état de la question, voir Lindsay Galway *et al.*, « Mapping the Solastalgia Literature : A Scoping Review Study », *International Journal of Environmental Research and Public Health*, 25 juillet 2019, 24 p.

p. 120 et 123

Gabrielle Carrère, *Qui s'effrite et pourtant vit*, galerie AVE, Montréal, 2021. Photos : Gabrielle Carrère.

